

---

## *La Griffie et la Presse*

### *COUPS DE GRIFFE DANS LA MONTAGNE*

*Une cure de désintoxication tourne au drame bouffon. Le premier roman de Jacques-Étienne Bovard est une pure réussite.*

Il est rare qu'un premier roman s'impose d'emblée par la fermeté du récit, par cette manière d'en tenir la bride avec autant d'autorité que de souplesse, d'en contrôler le rythme, les écarts, les haltes, en sachant aussi le faire avancer à coups de fouet. Telles sont pourtant les qualités de Jacques-Étienne Bovard qui a une trentaine d'années, enseigne dans un gymnase lausannois, et publie ces jours-ci *La Griffie*.

Il est ici question d'une marche dans le Jura réunissant dix personnes. Elles ont ce désir commun : arrêter de fumer. Et, pour les guider, un docteur acquis aux méthodes américaines de sauvetage des corps en détresse : efforts physiques, nourritures saines, déballage public de son fonds de petites misères. Sous sa direction, cinq jours durant, elles seront sommées de transformer la privation de cigarettes « en salut par l'épreuve décisive ».

On a les rêves de rédemption qu'on peut. Dans *La Griffie*, ils sont à l'état croupissant. Le salut fait l'objet d'un « plan Délivrance ». Ceux qui promettent une « vie

nouvelle » ont le sourire cool du new age (quoi de plus énervant?). Les épreuves initiatiques passent par l'eau minérale, le bircher à la saccharine, les bâtons de millet compressé, la fondue light au tofu et le « cri libérateur » emprunté à quelque artisan psy du bonheur contemporain. Et, comme on n'a plus les moyens d'imaginer une quelconque forme de sainteté, on se rabat sur le fantasme d'un corps purifié. Le tabagisme pour figure du Mal, la diététique en guise de mortification, et l'hygiène tenant lieu de morale. À défaut de mieux.

Jacques-Étienne Bovard excelle d'abord dans ce genre, pas si facile, du tableau de mœurs. Les nôtres ont ici le traitement qu'elles méritent. Elles sont saisies à travers un narrateur qui espère, grâce aux cinq jours de la cure, « cesser d'être un pauvre type ». Il a vingt-cinq ans, s'appelle Michel Grin et se tient juste à la hauteur de la bêtise qui l'entoure. Souvent submergé par elle, presque toujours dépassé par les événements.

Mais, au-delà de ce qui ne constituerait qu'une plaisante satire, *La Griffre* descend aussi vers des profondeurs plus troubles. Pour chacun de ses participants, la marche finit par ressembler à une épreuve de vérité. Le comptable Riond s'effondrera en pleurs, le nez dans sa vie de couple ratée. L'horloger Besuchet admettra qu'il n'a jamais été qu'un pleutre devant cette femme qui est malheureusement la sienne et à qui la méchanceté donne une allure raide et venimeuse. Le professeur Balestra ne saura plus dissimuler sous le masque de la littérature ses penchants les plus inavouables. Quant à Michel Grin, il plongera dans ses abîmes intérieurs où la honte et la violence se mêlent au désir, où ses mauvais rêves le persécutent, où il s'enivre de ses propres faiblesses. Un courant l'entraîne, « avec l'imperceptible attirance de la pente, et de la chute proche ».

Voici donc, entre pâturages et angoisses, le chemin où s'engage le roman de Jacques-Étienne Bovard. Avec un grand talent de dialoguiste, un ton sans affectation, et un constant ricanement propre à révéler la bouffonnerie dans les plus petites choses.

La marche conduit ainsi au bord d'un précipice, on pouvait s'en douter. Le désir de meurtre s'y révèle. La violence érotique s'y déchaîne. Désormais, les griffes sont dehors. Des coups s'échangent, comme autant de déchirures dans le ciel de cette journée du 1<sup>er</sup> Août où la Suisse fête le sept centième anniversaire de sa naissance. À ce point du roman, la catharsis des fumeurs en recoupe une autre. Celle d'un peuple qui a aussi constitué une certaine hygiène en intérêts supérieurs. Et Michel Grin en fait partie. Il est suisse comme beaucoup, comme ceux pour qui « cela ne signifiait rien hors du hasard d'être né au bon endroit, très haut sur l'échelle des privilèges, et très bas sur celle des idéaux ».

MICHEL AUDÉTAT

*L'Hebdo*, 1992

### *LA CONFESSION DU FUMEUR GRIN*

... On peut résumer le propos de son livre en disant qu'il nous raconte la semaine de désintoxication, sous forme d'une randonnée dans le Jura, d'un groupe de fumeurs. Dès le chapitre introductif, qui nous présente de manière plus ou moins détaillée les participants (les hommes sont plus détaillés que les femmes), on sait que l'excursion ne sera pas une simple partie de plaisir. Voici donc, outre le narrateur, Michel Grin, vingt-cinq ans, célibataire, chargé du marketing pour une firme de produits pharmaceutiques, trois couples: les Besuchet (lui, mécanicien devenu horloger,

l'allure d'un forestier canadien, elle, Yvette, accompagnant son mari bien que non fumeuse), les Riond (lui, la quarantaine, comptable dans une maison d'assurances, elle, Marie-Claire), les Lambert (lui, trente-sept ans, archéologue, elle, Nicole, blonde) et deux autres personnes seules : un professeur de français d'âge mûr, Robert Balestra, divorcé, et une Italienne brune, Marisa Cairo, infirmière, sans oublier le guide, le D<sup>r</sup> Schnieder, également célibataire, bronzé et athlétique.

En plus des difficultés liées au sevrage et à la fatigue due à l'exercice physique qui leur est imposé, ils connaissent tous quelques soucis personnels qui vont, au fur et à mesure de leur marche, rendre l'atmosphère électrique, explosive. Dès le deuxième jour, le professeur de français fait cette réflexion éclairante : « C'est amusant, j'ai l'impression que nous sommes tous en train de devenir un peu fous. Chacun son tour. Je me demande jusqu'où ça va aller... »

La réponse à sa question va prendre des formes diverses suivant les individus, mais tous vont être touchés au plus profond d'eux-mêmes, *révélés* en quelque sorte. Pour un premier roman, Jacques-Étienne Bovard fait preuve d'une maîtrise remarquable et d'un sens aigu du « détail qui tue ». Il faudra, à n'en pas douter, compter avec lui dans les prochaines années.

HENRI-CHARLES DAHLEM

*Coopération*, 1992

Bonjour,

Ah... nos rêves de pureté retrouvée... Ah, cette volonté soudain de recouvrer une sorte d'intégrité physique et morale... Combien de sacrifices serions-nous prêts à consentir sur l'autel de ces utopies ?

Les protagonistes du premier roman de Jacques-Étienne Bovard, *La Griffes*, parue aux Éditions Bernard Campiche, croient à ce projet héroïque... L'espace d'une semaine, ils acceptent de subir « l'épreuve décisive », comprenez de se plier aux contraintes d'une cure pour cesser de fumer... Ils sont là, tous réunis autour du médecin Schnieder, tous dans le même bain, tous égaux, mais tous repentants, et prêts à se purifier, à se délivrer en observant les principes du « plan Délivrance » prêts, en d'autres termes, à se « refaire une santé ».

Voilà pour l'ambition démesurée qui les anime et qui est celle aussi du jeune Michel Grin, le personnage principal du roman. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres... vous avez dit délivrance? Notre groupe de fumeurs repentis se lance dans une étonnante randonnée à travers les pâturages du Jura... Beaucoup de marche donc dans les flancs et replis d'un paysage à hauteur d'homme, merveilleusement décrit par Jacques-Étienne Bovard. Au programme encore, des repas constitués de toutes sortes de petites graines pleines de « sucres lents », de soya et de yaourt maigre... rien d'excitant ni d'indigeste, pour favoriser le rinçage des cellules... Mais il y a la promiscuité, la fatigue, le manque... partis confiants, tous se retrouvent bientôt confrontés à eux-mêmes, à leurs peurs, à leurs désirs... et la randonnée bascule, devient dérive folle où se réveillent ces démons qui habitent au plus profond de nous-mêmes... fou de désir pour Marisa, le jeune Michel Grin se perçoit bientôt comme « un voyeur sournois, un cafard d'alcôve, un furtif branleur ». Il fait le poing dans sa poche pour ne pas laisser percer une agressivité destructrice... qui se déchaînera pourtant, dans une scène admirable du livre, où Grin fait valser la mort à coups de pied aux fesses... celles d'un majestueux taureau rencontré au gré de ses déambulations...

On l'aura compris : le romancier mêle subtilement gravité et grotesque... Il fait alterner, avec un réel bonheur d'écriture, la bouffonnerie consommée d'une M<sup>me</sup> Riond et les angoisses quasi métaphysiques d'un accro de la clope en manque de fumée... Miroir de nos vies, ce premier roman laisse plus que des griffures sur l'enveloppe de nos âmes... Il y trace le long sillon du tragique blottit derrière l'humour... Le « plan Délivrance », quelles que soient ses vertus, n'arrachera aucun d'entre nous à cette dame en noir qui attend de nous pousser dans le précipice...

ROGER GUIGNARD

*Texte lu à la Radio Suisse Romande, « La Première », 1992*

### *LES GRIFFURES DE L'ÂME*

Certains mots, dès qu'ils sont formulés, dévoilent leur richesse sémantique. Ainsi celui de griffe. Le terme évoque d'emblée les armes dissimulées du chat, mais aussi tel petit outil, ou encore la signature. La griffe peut être le symbole de l'agressivité, mais elle peut aussi servir à s'accrocher pour ne pas glisser. Cette dernière dualité se retrouve dans le livre que vient de publier Jacques-Étienne Bovard, précisément sous le titre de *La Griffé*.

De ce jeune écrivain, on connaissait des nouvelles (*Aujourd'hui Jean*), un récit célébrant la nature et stigmatisant avec vigueur ceux qui lui portent atteinte (*La Venoge*), ainsi qu'une étude critique vouée à l'œuvre de Jacques Mercanton, menée en collaboration avec André Jeanmonod. Or voici qu'il fait une entrée remarquée, et remarquable, dans le cercle à notre sens très restreint des authentiques romanciers. Mieux : maniant avec bonheur

des outils narratifs classiques, il donne une œuvre aux résonances contemporaines.

Tous les jours, il est loisible d'observer dans notre société le retour en force de l'antique *mens sana in corpore sano*. Il paraît en effet de bon ton d'afficher une sveltesse irréprochable, de sourire avec des dents éclatantes, de cumuler les sports (si possible dits « de glisse »), de surveiller son alimentation en savourant du tofu et autres kousmineries. Quant à l'alcool et aux mégots, mieux vaut ne pas y penser. Bref, les « eighties », c'est écologie, co-cooning, new age et compagnie.

À sa manière, *La Griffe* reflète ces tendances. L'écrivain a imaginé de rassembler des gens aux origines très diverses, qui décident de mettre fin à leur tabagisme en suivant une cure. Celle-ci doit se dérouler pendant cinq jours et consiste en une marche sur les crêtes du Jura. L'affaire tient autant du camp de survie que du traitement médical. Quant à la thérapie, orchestrée par le singulier D<sup>r</sup> Schnieder, elle fait appel à des principes de choc : régime strict, effort physique soutenu, avec tout un arsenal psychologisant, dont un bruyant « cri libérateur ».

Dans cette situation extrême, faite de privation, de fatigue et de promiscuité, il est normal que les sensibilités s'écorchent. On en vient presque aux mains pour une affaire de champignons piétinés ! Au fil des événements, les façades se lézardent, les masques tombent. La vérité est mise à nu, car les motivations de chaque participant sont plus complexes qu'il n'y paraît : là un problème de couple, là une cruelle solitude, là encore, à l'instar du narrateur Michel Grin, un désarroi face à l'existence.

Durant tout le récit, l'humour et l'amour se mêlent, la difficulté de communiquer se fond à celle de vivre, alors que ce voyage semble en fin de compte dérisoire : une poignée de bonshommes qui s'agitent dans une nature

joliment restituée. Roman de mœurs et de caractères, *La Griffé* prend aussi une dimension satirique, dont l'ironie vient égratigner jusqu'aux douces manies helvétiques.

Avec ce livre, Jacques-Étienne Bovard signe une réussite et affiche une maturité étonnante. Les personnages sont brossés avec talent, les ressorts et rebondissements romanesques sont distribués avec intuition. Quant à l'écriture, elle sonne juste de bout en bout : il n'y a aucune pose là-dedans, mais une santé et une solidité qui ravigotent.

RENÉ ZAHND

*Le Passe-Muraille*, 1992

### SOUS LES APPARENCEs

Chatte comme pas deux, Marisa a « la griffe acérée sous le coussinet tendre, la langue rose sur les canines aiguës ». Quant au narrateur, ce n'est qu'un « mulet myope » dont la jeune femme joue entre ses pattes. Dans son premier roman, *La Griffé*, Jacques-Étienne Bovard joue, lui, au chat et à la souris avec ses personnages pour faire naître de paradoxales tensions. Le parcours de ce petit groupe de fumeurs désireux d'abandonner la cigarette, lancés dans une cure par des vastes pâturages, se transforme vite en étroit huis clos. Qu'y a-t-il sous le carton-pâte des relations convenues ? Que dissimule la sympathie de Balestra pour le narrateur ? Que s'est-il passé, dans la paille, entre Lambert, sa femme et Marisa ? Le narrateur s'aperçoit que rien n'est comme il l'avait cru. Sous les apparences, les discours et les mots, il y a comme la corne d'un taureau, l'abrupt de précipices que nous côtoyons à chaque instant. Tout n'est en réalité qu'affût, ruse, hurlement, désir, traque. « Oui, maintenant j'étais



dans le vrai, enfin réveillé à la jungle. Mes yeux s'ouvriraient, des griffes, des crocs me poussaient.»

JEAN-FRANÇOIS DUVAL  
*Construire*, 1992

Le reproche est assez souvent fait, à la littérature romande, de se complaire dans une sorte d'intimisme plus ou moins nombriliste, à l'écart des chocs, des bouleversements et des plaies du monde contemporain. De fait, il est peu de romans significatifs de nos auteurs qui prennent en charge – non sous forme de reportages ou de traités sociologiques déguisés, mais dans la pâte vive de narrations modulées par des personnages – les préoccupations, les hantises, les désirs, les obsessions, les doutes ou les aspirations de nos concitoyens.

Si les médias nous saturent de sondages et de statistiques, les livres parus en Suisse romande depuis la dernière guerre nous en apprennent assez peu sur la transformation des mentalités et des mœurs opérée en moins de deux générations. Comment les jeunes envisagent-ils, en vérité, l'amoureuse initiation au temps du sida ? Que ressentent, en vérité, les retraités soudain écartés de la « vie active ». À quoi rêve le Suisse moyen si souvent réduit à des clichés ? Quid des rapports entre générations, entre classes, entre races ? N'y a-t-il pas là un matériau émotionnel et culturel passionnant à travailler pour un écrivain ?

C'est en tout cas avec un sentiment de vive reconnaissance que nous avons lu *La Griffé* de Jacques-Étienne Bovard, qui cristallise, avec autant de vigueur que de subtilité, toute une constellation de thèmes en prise directe, comme on dit, avec la réalité contemporaine. Mais bien au-delà du témoignage ou du documentaire,

c'est un vrai roman dont le jeune écrivain (né en 1961) déploie la frise de personnages bien vivants sur la trame serrée d'une écriture ferme et déliée mais sans chichis ornementaux, qui capte admirablement le parler local sans donner dans le régionalisme.

*Désirable Marisa*

Le récit suit les étapes du « plan Délivrance » consistant, pour une brochette de tabagiques de tous milieux et de tous âges, en une marche au bon air du Jura, sous la houlette d'un toubib alémanique « fit » à souhait. Le microcosme observé par Bovard pourrait être celui d'un safari au Kenya, d'un cours de langue ou d'un club de scrabble. Or, quoique finement « typés », dans le genre Suisse-du-tertiaire-en-perte-de-valeurs, les fumeurs repentis de Bovard n'ont rien de caricatural. Le narrateur lui-même, jeune homme apparemment superconforme (bon job et belle pompe), pourrait être ridicule avec ses fantasmes d'onaniste et son besoin d'éblouir la très désirable Marisa.

Mais l'auteur, avec juste ce qu'il faut d'humour et d'attention amicale, en fait bien plutôt un personnage attachant à proportion de sa maladresse et de son romantisme pataud. Tantôt cocasse et tantôt frisant le drame, son parcours initiatique se fond harmonieusement dans la marche du groupe, où chacun, tombé le masque, va se révéler à sa façon. Sur fond de célébration septcentenaire, de guerre du Golfe et de controverses pour ou contre l'Europe des supermarchés, sans couper à l'escale en telle ferme idyllique aux airs de paradis perdu, c'est enfin une espèce de traversée de la Suisse contemporaine que nous vaut *La Griffé*, dont le grain de sel salutaire, la justesse du ton et l'empathie chaleureuse du regard passent tous les discours.

JEAN-LOUIS KUFFER

*24 Heures et Tribune de Genève*, 1992

## LA GRIFFE DE BOVARD

Coup de tonnerre dans le ciel plutôt terne de la littérature romande : c'est le premier roman d'un jeune auteur vaudois qui frappe autant par la vigueur de son style que par la maîtrise de sa construction.

*La Griffes* est un roman acerbe, extrêmement drôle et bien écrit, dont le thème principal (une cure de « désintoxication » à la cigarette) est non seulement fort actuel, mais riche surtout de résonances profondes. D'où vient l'idée première du roman ?

« J'avais entendu des amis parler de soirées où l'on se retrouvait pour cesser de fumer, une espèce de thérapie de groupe, assortie de documents filmés et d'exposés. Je me suis plu à imaginer ce qu'une telle coterie ferait, lâchée en pleine nature, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, avec, en plus du manque, la fatigue et l'impossibilité d'être seul. Insupportation mutuelle, d'abord, avec engueulades et crises, puis surgissement du vrai manque, donc de la vérité. J'ai pensé qu'il y avait de quoi faire un roman amusant. »

Comme on l'imagine, cette « cure de jouvence » dans laquelle sont entraînés une dizaine de personnages plus ou moins louches, plus ou moins tortueux, libère en chacun des forces obscures qu'il vaudrait mieux, peut-être, laisser reposer. Forces symbolisées par autant d'animaux inquiétants.

« Le titre, *La Griffes*, est lié au surgissement de l'animal qui se réveille en chacun, en loup chez Michel Grin, en vipère chez M<sup>me</sup> Besuchet, en taureau chez Lambert, en biche, en cheval, en bécasseau, etc. Lié aussi à l'agression du manque, du décor, des autres. Lié enfin à l'angoisse, de la mort, du désir, de la solitude. »

L'une des grandes originalités du livre de Bovard est de décrire, comme de l'intérieur, le processus de désintoxication auquel chaque personnage se soumet. Ce processus, intitulé le « plan Délivrance », en quoi consiste-t-il ?

« Cesser de fumer, en groupe, durant les cinq jours d'une randonnée dans le Jura. Avec assistance médicale, puisque, de nos jours, l'on ne saurait se passer de cette autorité en quoi que ce soit. Ce phénomène m'agace. Le mythe médical, en remplaçant la foi, ne nous a guère libérés : la peur des virus s'est substituée aux remords, et nous sommes cent fois par jour sommés de nous repentir d'avoir mangé cela, bu ceci, de n'avoir pas couru assez, etc. Le plan Délivrance, tel que je l'ai conçu, s'applique à dénoncer cette obédience aveugle à tout ce qui se prétend médical, ou hygiénique, et qui ne sert qu'à droguer nos angoisses. »

À chaque étape de cette quête éperdue, Michel Grin, le personnage principal de *La Griffé*, découvre une part enfouie de lui-même : comme un secret inavouable.

« Il est son propre secret. Que l'épreuve dévoile, en lui révélant la violence de son être vrai. Violence du désir, violence d'aimer, violence de vivre. Tout ce qui gisait, tapi, domestiqué, sous la peau du petit Suisse conventionnel. »

Dans *La Griffé*, le sexe est souvent lié à la honte. Pourquoi ?

« Je ne crois pas que le sexe soit tellement lié à la honte, dans ma génération peut-être, dans mon livre en tout cas pas. Elle existe, oui. Mais ce qui apeure le désir, c'est surtout le conditionnement de notre société, où l'image télévisuelle constitue une codification des

rappports amoureux aussi tyrannique que le mythe hygiéniste, ou que la morale religieuse. En sorte qu'il n'est plus permis de désirer – ou de ne pas désirer – telle ou telle personne, dans telle ou telle situation, qui ne répond pas à un scénario déjà homologué sur écran, avec tous les archétypes, donc les mensonges, que cela suppose. Grin bredouille devant Marisa parce que, sans s'en rendre compte, il veut échapper à la démarche balisée de la séduction, pour trouver une authenticité. Un érotisme vrai, qui suppose plus de difficultés, d'exigences à surmonter que de honte. Grin n'a pas honte de désirer, ni d'aimer : il est angoissé, effrayé de se découvrir différent, étranger à l'archétype. Notez qu'il a de la chance que Marisa ne soit pas une conne, et même qu'elle cherche, consciemment elle, la même approche que lui. Sans quoi il serait condamné à la solitude. »

Au terme de ce parcours vertigineux, chaque personnage se retrouve face à lui-même, tout au bord de l'abîme, sans *garde-fou*. Michel Grin esquisse un viol, un autre personnage avoue ses penchants homosexuels, un couple se résout au divorce. Est-ce que la délivrance, ici, n'est pas pire que la dépendance ?

« Non. Rien n'est pire que la dissimulation de son fond, si effrayant soit-il. Parce que l'on ne triche pas impunément avec soi-même. Vous remarquez d'ailleurs que tous les personnages, même à bout de nerfs, sont plus heureux à la fin du livre qu'au début. Du moins ils peuvent recommencer quelque chose. Ironiquement, le plan Délivrance, si stupide soit-il au départ, est une réussite ! Mais il est vrai qu'on a souvent frôlé la catastrophe du suicide, du meurtre ou du viol. »

JEAN-MICHEL OLIVIER

*Scènes Magazine*, 1993

Né à Morges en 1961, Jacques-Étienne Bovard, qui enseigne le français au Gymnase de la Cité à Lausanne et qui est critique littéraire au *Nouveau Quotidien*, publie, avec *La Griffes*, son premier roman. Il s'était fait connaître dès 1982 par un recueil de nouvelles, *Aujourd'hui Jean*, un récit, *La Venoge*, et un essai consacré à l'œuvre de Jacques Mercanton.

*La Griffes* fait partie, avec cinq autres romans, de la sélection du Prix des Auditeurs qui sera attribué dans le courant de ce printemps. Son sujet est très original, puisqu'il raconte la cure effectuée par un groupe de fumeurs repentis sous la conduite d'un médecin suisse allemand qui applique les principes rigides d'un certain « plan Délivrance » venu des États-Unis. Il s'agit de marcher pendant quelques jours à travers les pâturages du Jura, sans fumer bien entendu, mais aussi en se nourrissant d'une manière extrêmement frugale : produits « allégés », petites graines, etc. Le narrateur, le jeune Michel Grin, commence, ainsi que les autres participants, par entrer dans le jeu avec bonne volonté, persuadé de l'absolue nécessité de renoncer à sa « funeste habitude ». Mais il n'a pas prévu tous les aléas de cette épreuve : vie communautaire alors que l'on est farouchement individualiste, promiscuité et surtout montée fulgurante des angoisses que masquait la fumée. Habité par une peur panique de s'exprimer, de désirer, d'exister tout simplement, Michel Grin n'a plus rien pour exorciser ses démons. Ceux des autres participants ne sont pas moins inquiétants : tous masques tombés, ils approchent eux aussi du moment où il faudra bien dévoiler la vérité.

Rien n'est plus difficile que de faire vivre, parallèlement, une dizaine de personnages, Jacques-Étienne Bovard y réussit admirablement, enchaînant des scènes tour à tour intenses et cocasses, toujours pleines de surprises, et nous livrant de remarquables descriptions

des paysages jurassiens où dérive la petite troupe de plus en plus éreintée et désorientée.

YVETTE Z'GRAGGEN  
*Aînés*, 1993

### ODE À LA BONNE SANTÉ

*Jacques-Étienne Bovard parle des méfaits de la nicotine: un premier roman habile, mais habité de quelques clichés faciles sur la Suisse.*

Pour sa septième édition, le Prix littéraire Lipp a fait dans la nouveauté, en récompensant un premier roman, *La Griffé*, du jeune écrivain vaudois Jacques-Étienne Bovard. En présence de nombreuses personnalités, Hubert Escher a rappelé le rôle important que pouvait jouer le secteur privé dans le soutien de la culture.

Quant à l'heureux lauréat, il se montrait amusé pendant la remise du chèque de cinq mille francs, à l'image de son livre qui se veut à la fois satirique et bouffon: *La Griffé* met en scène dix personnages qui ont pour seul point commun la volonté de cesser de fumer. Pour se désintoxiquer, ils suivent, cinq jours durant, les bons préceptes du D<sup>r</sup> Schnieder, à mi-chemin entre le scoutisme et la macrobiotique, et partent tous en excursion.

L'intrigue est limitée dans le temps, isolée dans l'espace – les plus désertes montagnes du Jura. Résultat: toutes les frustrations, les angoisses, les haines suscitées par le manque de nicotine se traduisent par des déchirements entre les couples, des mesquineries entre compagnons de route, mais conduisent également à une quête individuelle, à un retour souvent pénible sur ses propres faiblesses. Ainsi, pour Michel Grin, le narrateur, l'envie

de fumer se déplace vers un autre besoin, celui d'amour, qu'il a autant de mal à satisfaire, même s'il ne cesse de fantasmer sur Marisa, une fille bien dans sa peau et légèrement provocante.

Cette randonnée pédestre au grand air est aussi un prétexte à se moquer – assez grossièrement – de certains régimes alimentaires et d'évoquer les soucis présents de la Suisse – rapports entre Romands et Alémaniques, opinion sur l'Europe, rôle de l'armée, crise et quête d'identité. C'est peut-être là que le roman faiblit, en tapant trop lourdement sur le clou, en rabâchant des clichés et en montrant ce que la Suisse a de plus gros et de plus gras. On assiste par exemple à un grotesque repas du 1<sup>er</sup> Août 1991 – 700<sup>e</sup> oblige – où la fondue ne se fait plus au fromage mais au tofu, tandis que surnagent quelques champignons chinois...

Malgré cette ironie facile, Bovard montre de réels talents dans l'art du détail, comme lorsqu'il décrit l'allumage d'une cigarette: « Le briquet est lourd et froid dans la main, l'éclair fuse en tache rouge sous les paupières fermées, et la bouche s'emplit enfin de la chaleur poivrée qui se masse sous le palais, avant de rouler dans la gorge qu'elle nettoie de ses miasmes. »

La griffe, chez Jacques-Étienne Bovard, c'est à la fois celle qui flatte (le larynx), celle qui blesse, celle qui exhorte et celle qui excite.

BRIGITTE SION

*Journal de Genève et Gazette de Lausanne, 1993*

Double lauréat des prix Bibliothèque pour tous et Lipp, Jacques-Étienne Bovard enseigne le français au Gymnase cantonal de la Cité à Lausanne. Les lettres romandes méritent parfois qu'on déroge à l'usage qui



veut qu'on présente dans ce catalogue uniquement des auteurs féminines. Mes excuses donc aux lectrices qui se sentiraient éthiquement en désaccord. Le livre en vaut la peine.

Dans une langue parfois un peu « verte », l'auteur nous entraîne, cinq jours durant, dans un de ces groupes très en vogue aujourd'hui. Le but ? Cesser de fumer. Le lieu où se situe l'action : les Franches-Montagnes. Le groupe est animé par un psychiatre convaincu des effets bénéfiques de la marche et de la vie saine (l'on mange macrobiotique et on dort à la dure sur la paille des granges). Dernier petit détail qui a son importance : on paie très cher pour participer ! C'est dans un tel microcosme que se situe l'action du livre.

Exacerbés par le manque de nicotine et la promiscuité, les échanges seront vite très forts, comme dépouillés des conventions sociales. Le vernis de notre sacro-sainte tradition helvétique se craquellera au fil des jours. L'armée, les fastes du 700<sup>e</sup>, l'affaire Kopp, et la xénophobie pour ne citer que quelques thèmes de cette satire caustique du « propre en ordre » helvétique. Plus féroce encore sera l'analyse du couple. Il y en a deux dans le groupe.

En bref, ce livre présente un instantané d'une société dans laquelle nous nous reconnaissons hélas (ou pas du tout, c'est selon). Tout cela dans ce beau paysage du Jura où la faune et la flore incarnent encore mieux que les êtres la pérennité de nos racines. Se lit d'une traite. Talentueux et décapant.

NADINE HOERNI  
*Librairie Femme L'Inédite, 1993*

## *DYNAMIQUE DE GROUPE DANS LE JURA*

Vacances actives, stages dans des fermes, cours de test-épreuves sont à la mode et doivent aider à échapper aux contraintes débilantes de tous les jours. C'est dans ce but aussi qu'un groupe de fumeurs est parti pour une semaine de désintoxication, sous la direction d'un médecin-psy frais diplômé. Le chef, trois couples, un maître de français divorcé dans la cinquantaine, Marisa l'infirmière célibataire et Michel le narrateur de vingt-cinq ans, marchent dans le Jura, loin du confort et des tentations, en se soumettant à un « régime de canaris », pour purifier et fortifier leur corps. Permission de plaisanter, de crier, de s'affronter, cela fait partie de la cure de libération. Alors intervient la dynamique de groupe, la nature offre ses surprises, corps et âmes réagissent aux courbatures inhabituelles.

Trois participants déçus abandonnent. Les autres se laissent distraire de leurs rêves éveillés et de leurs jugements. Le médecin réfléchit comment améliorer l'expérience, le divorcé aux tendances homosexuelles avouées décide d'acheter un chien, puisque le commerce des humains le laisse insatisfait, et Michel constate que former des projets de carrière ne remplit pas une vie. Il tombe amoureux. Introverti timide, il rate toutes les occasions de déclarer son amour, jusqu'à ce que finalement l'aveu lui échappe quand, avec des grâces de chatte, Marisa lui demande quels sont ses plans: « — Te mordre, Marisa... Te traîner sous les branches pour te violer, Marisa, oui, te baiser comme une bête jusqu'à plus soif, parce que je crève de ta soif, et comme tu dis j'en ai la bave aux lèvres... Tu l'as cherché. Tu m'as traqué, tu m'as piégé et maintenant je me retourne. Je n'ai plus rien à perdre... »

La scène d'amour longtemps attendue, au haut de la crête, au bord du précipice, est, elle aussi d'une violence

un peu terrifiante... Investie, la fille se défend toutes griffes dehors. Elle aurait pu pousser son agresseur dans le gouffre... Le roman se termine sur la séparation de Michel et Marisa, qui laisse partir son train. «Le train a glissé dans un lavis brouillé de vert puis de bleu pâle.» Les couleurs évoquées ici (vert = espoir, bleu = foi) signifient-elles un dénouement heureux ?

La force de Bovard réside avant tout dans la peinture du personnage central, dont il fait voir la riche vie intérieure et les pulsions antagonistes, à la faveur d'un monologue excellemment conduit. Humour, tableaux de mœurs, description de la nature, dialogues pris sur le vif et piquants enrichissent l'œuvre. De temps en temps, la traduction glisse du folâtre au négligé. Pourquoi citer à de réitérées reprises les parties les moins nobles de l'individu, quand elles ne sont pas mentionnées dans le texte original ? En revanche, l'adaptation des poèmes, des citations et des riches nuances du texte témoigne d'un soin scrupuleux.

ELISABETH PROFOS-SULZER

*Der Bund*, 1996

{Traduction interne}

### *FUMEURS AU BORD DU GOUFFRE*

*La passion transforme les hommes en marionnettes comme le montre la comédie psychodramatique de Jacques-Étienne Bovard.*

Matthias Lambert a trente-sept ans, est archéologue et fume cinquante Gauloises par jour. Avec une ferme résolution, il participe à une marche forcée de cinq jours dans le Jura suisse, car «certaines artères {qui} se

bouchent et je commence à avoir des problèmes d'érection ». Michel Grin, le narrateur sagace de cette randonnée riche en renoncements, n'a que vingt-cinq ans et grille de préférence des Gitanes. Outre un comptable qui tète sa pipe, et quelques couples frustrés, Marisa Cairo, une belle à la fois tendre et opiniâtre, s'est jointe à cette entreprise thérapeutique. L'action purificatrice de l'eau minérale et un robuste régime à base de céréales aidant, le groupe disparate taille sa route sous la conduite d'un médecin en parfaite forme physique. Après quelques kilomètres pourtant, Michel Grin sait exactement que « — Le pire, dans ce qu'on endure ici, ce n'est pas le manque, ni l'effort, ni la présence des autres ou des mouches, c'est l'humiliation de souffrir pour des motifs minables. » La purification que ces gens cherchent dans le grand air débouche sur des manifestations d'euphorie ou de démente aiguë, dues au sevrage. Avec son premier roman, le Vaudois Jacques-Étienne Bovard a réussi en laboratoire une admirable étude de psychologie. Il dépeint les penchants narcissiques humains pour dégager, à travers des dialogues menés de main de maître, ce qu'il y a réellement au fond de chacun. Les tensions d'abord minimales de la dynamique de groupe culminent inéluctablement en un psychodrame dépeint sous un éclairage de comédien. La réalité fragile des randonneurs, qui se fissure lors d'une tentative de suicide et un viol sur provocation, se reflète comiquement sur le paysage archaïque du Jura suisse. Chapeau, monsieur Bovard!

PETER M. HETZEL  
*Schweizer Illustrierte*, 1996  
{Traduction interne}